Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 61 (1932)

Heft: 7

Rubrik: Tribune libre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

TRIBUNE LIBRE

Revision du programme.

Pour répondre à l'encourageant appel qu'adresse au corps enseignant le *Bulletin pédagogique* du 1er mars 1932, voici quelques observations relatives au programme de l'école primaire.

Tout d'abord, constatons un fait. Il y a 25 ans, les jeunes gens et les jeunes filles des classes primaires de la campagne qui entraient soit à Hauterive, soit dans les établissements préparant au brevet, arrivaient couramment à acquérir le savoir nécessaire pour l'examen, les garçons en 4 ans, les jeunes filles en 3 ans.

Dira-t-on qu'alors on était moins exigeant, que, depuis, les programmes se sont alourdis ?

C'est possible. Toutefois, les candidats de 1905 ou de 1907 venaient à l'Ecole normale avec une formation de base sur laquelle il était possible de construire. Ils pouvaient être en retard pour l'histoire, la géographie, les sciences et la littérature, mais ils possédaient très convenablement leur langue maternelle : style à peu près correct, parfois un peu fleuri, — mais les fleurs n'attestent-elles pas la valeur du terrain qui les produit ? — bonne orthographe : ils pouvaient écrire trois ou quatre pages sans faute ; écriture formée, lisible, souvent élégante.

Les aspirants qui, depuis 15 ou 20 ans, se présentent pour l'Ecole normale fournissent des rédactions banales, semées de nombreuses et énormes fautes d'orthographe, le tout dans une écriture détestable. Il n'est pas possible, on le conçoit, d'admettre ces candidats en Ire normale. Il faut leur faire acquérir tout ce que l'école primaire ne leur a pas donné en langue maternelle.

Les causes ? Il y a, chez les citadins, l'éparpillement de l'esprit, son manque de solidité et de profondeur, dus à notre vie agitée et dissipante ; chez les paysans, l'insouciance, le laisser-aller, l'esprit d'à peu près, défauts originels que nous ne pouvons nier. Mais, il y a aussi les déficiences de la méthode : l'abandon de la grammaire, le forçage surtout, lequel consiste à faire produire à des élèves non préparés des travaux difficiles.

Examinons d'un peu près ces erreurs de méthode.

Notre cours supérieur ne donne pas, en général, ce qu'il pourrait donner. Il semble que des élèves de cette division devraient présenter des rédactions exemptes de fautes d'orthographe notables et dans une bonne écriture : compositions où la personnalité et l'émotion se traduisent au moins quelque peu, lettres courantes, dissertations simples, narrations correctes et vivantes, descriptions qui donnent l'impression du vu et du senti. Ils devraient être capables de rédiger un petit rapport, une annonce de journal, de lire avec intelligence et d'apprécier un livre ; bref, ils devraient posséder une culture, élémentaire sans doute, mais, pour le grand nombre, suffisante.

Or, qu'arrive-t-il ? Le cours supérieur doit faire ce que n'a pas fait le cours moyen : enseigner l'orthographe d'usage, le pluriel des noms, les règles d'accord de l'adjectif et du verbe. Il doit apprendre à lire couramment, donner le sens des mots les plus ordinaires, s'attarder à l'analyse grammaticale la plus élémentaire.

La faute en est donc au cours moyen ? Pas même. Ce pauvre cours moyen s'escrime pendant trois ans à inculquer de la grammaire et du vocabulaire, à faire des exercices de lecture et de récitation, à produire, à grand'peine, de pauvres rédactions.

C'est plus haut qu'il faut remonter : au cours inférieur. C'est lui qui pèche parce qu'il disperse l'effort de l'enfant sur trop d'objets et sur des disciplines trop complexes pour son âge, parce qu'il pratique, lui surtout, le forçage.

Le grand tort du cours inférieur, c'est d'imposer à l'enfant la rédaction, — une rédaction qui contienne des idées personnelles et du sentiment : certains exigent cela ! — Le maître déploie à cette tâche beaucoup de zèle et dépense beaucoup de temps, sans grand profit.

Le cours inférieur devrait former l'enfant à la lecture correcte et facile, à la copie intelligente, rapide et sans fautes, à l'écriture lisible et aisée. Trop souvent, les enfants qui arrivent au cours moyen anonnent leur lecture, copient avec lenteur et sans exactitude, d'une écriture informe.

En lieu et place de la composition écrite pour laquelle l'enfant n'a ni le vocabulaire assez fourni, ni l'orthographe suffisante, — il confond *la*, *l'a* et *là* ; *ses* et *ces* ; il ne peut orthographier ni un verbe, ni un adjectif, — donnons des leçons de choses qui enrichissent d'idées et de mots, des compositions orales où l'enfant s'habitue à parler, où il peut exprimer sa pensée sans se soucier de l'orthographe, des leçons de calligraphie qui disciplinent la volonté, forment le goût et facilitent la bonne orthographe : un mot informe ne dit rien à l'œil.

En IVme année seulement, quand, par de nombreux exercices, l'orthographe des mots courants et des règles d'accord élémentaire est devenue habituelle, quand le vocabulaire est pourvu, alors seulement on peut demander de petites rédactions écrites.

La grammaire, sauf la syntaxe, devrait être possédée à fond à la fin du cours moyen, afin qu'on puisse aborder fructueusement le cours supérieur.

Une erreur aussi, c'est d'imposer au cours moyen un programme d'histoire où les faits s'enchaînent, se déduisent les uns des autres, de longs et fastidieux récits de batailles alors que l'esprit de nos enfants n'a pas la maturité du logicien, ni la perspicacité du stratège. L'histoire devrait être enseignée au cours moyen à l'aide de tableaux, conformément au programme, mais sans exiger un récit en forme, ni une logique rigoureuse.

Le cours inférieur et le cours moyen ayant fait respectivement leur tâche, la tâche conforme à l'âge, au développement de l'enfant, sans violenter ni forcer sa nature, alors, le cours supérieur peut se vouer à la culture proprement dite. Or, cette culture se fait surtout par la lecture et la rédaction. La rédaction devrait être, au cours supérieur, la branche essentielle.

Il s'agit moins, on le voit, de diminuer le programme que de le répartir plus rationnellement de façon que chaque âge soit occupé au travail qui promet le rendement maximum. La revision du programme doit se faire en vue de l'avenir pour lequel nous préparons l'enfant. Mais pour préparer plus sûrement demain, il n'était pas inutile de voir ce qui fut hier, de signaler les erreurs commises pour les éviter désormais. Et c'est ce que nous avons essayé dans ces pages.

JEAN DU VAL.

Le monde appartient à ceux qui savent prendre de la peine et qui, devant l'effort et le sacrifice, ne commencent pas par dire : « A quoi bon ! »

J. DE MAISTRE.

Ce qui a été parfaitement fait une fois perd du coup le droit d'être refait.

C. JOURNET.

Interrogez sur le régime qu'ils ont suivi ceux qui atteignent un âge fort avancé ; presque tous attribuent leur longévité à la tempérance.